

Somer Brodribb (dir.) : *Nothing Mat (t) ers- A Feminist Critique of Post-Modernism*

Marie-Andrée Bertrand

Volume 6, numéro 2, 1993

Enjeux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertrand, M.-A. (1993). Compte rendu de [Somer Brodribb (dir.) : *Nothing Mat (t) ers- A Feminist Critique of Post-Modernism*]. *Recherches féministes*, 6(2), 165–170. <https://doi.org/10.7202/057755ar>

COMPTES RENDUS

Somer Brodribb (dir.) : *Nothing Mat (t) ers - A Feminist Critique of Post-modernism*. Toronto, James Lorimer and Company Ltd., Publishers, 1992, 178 p.

L'auteure, Somer Brodribb, est professeure de science politique à l'Université de Victoria; elle donne son enseignement universitaire dans une perspective expressément féministe. Elle mène aussi une action féministe : elle a collaboré avec l'Association des femmes indiennes du Yukon à la création d'un centre de secours pour les femmes autochtones et non autochtones et elle est la personne-ressource, au Canada, du Réseau international féministe qui s'oppose aux techniques de reproduction.

Le sous-titre de son ouvrage « Une critique féministe du postmodernisme » en annonce (incomplètement - voir ma critique ci-après) la démarche et le contenu. Le titre, « Nothing Ma (t) ers... », est en fait un jeu de mots : selon Brodribb, pour les postmodernes, la mère (mater) et la matière (matter) n'ont pas d'importance, alors que pour les féministes, l'une et l'autre sont ou devraient être des préoccupations centrales.

Dans le premier chapitre, « A Space Odyssey », Brodribb exprime son rejet total de toutes les formes d'idéalisme qui sont à l'oeuvre dans le structuralisme, le nouveau roman, la sémiotique, la déconstruction, le poststructuralisme et le postmodernisme. Selon elle, aucun de ces mouvements philosophiques ou littéraires n'a de position claire sur la réalité sociale, aucun n'a publié de manifeste; c'est une certaine mouvance qui caractérise leurs catégories conceptuelles. Pour les tenants de ces perspectives, le langage est l'objet majeur ou unique de l'attention et, d'ailleurs, le langage lui-même n'est qu'un signe, un code. Sens et valeur n'ont pas de place ici. La structure importe plus que le contenu.

Mais l'auteure reconnaît que ces perspectives ne sont pas univoques. Le postmodernisme, par exemple, a fait l'objet de multiples définitions et selon que l'on se réfère à Habermas (qui nie toute valeur à cette perspective) ou à Probyn (qui lit chez les postmodernes une conviction voulant que l'histoire soit dépassée), à Jameson ou à Baudrillard, ou encore à Foucault (qui dit ne pas savoir ce que c'est alors que plusieurs analystes l'assimilent à ce courant), on en aura une vision bien différente.

Pourtant, de dire Brodribb, tous les postmodernes se retrouvent autour du concept de crise auquel ils reconnaissent une valeur centrale dans leur tentative d'explication ou de description des temps postmodernes. Une crise causée par la mort de Dieu, annoncée, déjà, par Nietzsche.

Le deuxième chapitre, « Nothingness and De/generation », s'intéresse d'abord à Lévi-Strauss pour s'attaquer à l'obsession de la mort dans l'oeuvre de cet auteur comme chez Sartre et chez Foucault et, par la suite, ridiculiser la prétention de neutralité chez Derrida. Un bel exemple du peu de fondement de cette prétention se manifeste, entre autres choses, dans le fait que ce dernier a osé prendre la défense de de Man, convaincu (selon plusieurs) de pronazisme.

Les féministes, elles, ne se complaisent pas (ou en tout cas ne devraient pas se complaire) dans la mort. Elles se tournent vers la vie. Quant à la neutralité, Brodribb soutiendra plus loin que les êtres opprimés ne sauraient s'en accommoder.

Le chapitre 3, « Existence et mort », est centré sur Foucault et Nietzsche. C'est une attaque contre le structuralisme responsable de la mort du Sujet et de l'éviction de la phénoménologie et de l'existentialisme hors des sciences humaines et sociales. L'entreprise de Foucault apparaît à Brodribb comme une archéologie plus qu'une histoire des institutions sociales et des problèmes sociaux. Brodribb, on l'aura deviné, ne reconnaît de validité qu'aux démarches intellectuelles qui se fondent sur un matérialisme historique. Elle doute que les féministes puissent s'inspirer de Foucault et cite Hartsock, selon qui, tout groupe marginalisé qui tente de se construire une théorie explicative de sa condition à partir de l'oeuvre de Foucault encourt un risque certain. Les êtres dominés doivent à tout prix s'engager dans la reconstitution historique, politique et théorique du processus qui a fait d'eux des subalternes, des êtres opprimés, des êtres secondaires s'ils veulent pouvoir se poser comme sujets de l'histoire plutôt que comme objets. Or Foucault évite les questions classiques autant que les questions modernes qui permettent de se demander « qu'est-ce que la pensée » et « qu'est-ce que l'homme? ». Il ne s'intéresse qu'au langage. Il rejette la notion de temps vécu et l'expérience subjective. Il est à la recherche d'un ordre fondé sur les seules règles. Dans l'épistémologie de Foucault, les hommes, les objets, les désirs sont neutres (sans genre) et universels. Seule la mort a un sexe, c'est une femme, et mots, et choses, sont issus d'une matrice polluante. En somme, la vie détruit.

Un même refus de la valeur du temps et une même obsession de la mort marquent, selon Brodribb, les oeuvres de Foucault et de Sartre. Le second, un philosophe de la transcendance, est un héros de l'annihilation. Son affirmation de soi est un refus des femmes et un refus de l'histoire en faveur de l'Éternel retour (p. 61). D'ailleurs, cette vision nihiliste du temps, on la retrouvait déjà chez Lévi-Strauss. Pour ces auteurs, il n'y a pas de création. La mère-matière (ma (t) ter) est stérile. L'abîme, le labyrinthe, c'est la femme par rapport à qui l'homme doit prendre ses distances. Le surhomme de Nietzsche est une mère masculine et son affirmation de la féminité (à travers Ariane), est un refus des femmes de la grossesse réelle.

Le chapitre 4, « Neutrality and De/meaning » est centré sur Derrida. Celui-ci, dit Brodribb, se présente comme un champion de la différence mais il n'est pas vraiment préoccupé par la différence entre les sexes. Ce qui l'intéresse, c'est l'indétermination et l'herméneutique. Il est surtout possédé par le doute cartésien, qui culmine dans son entreprise de déconstruction (p. 73). Il n'est pas moins phallique que Lacan mais chez Derrida, c'est la peur de Dieu qui domine. Le pénis est le texte de Dieu. La circoncision, la marque de Dieu et donc le manque de l'homme. Derrida cherche à situer l'origine (des idées, des êtres) non dans la chair mais dans les mots. Selon Bartkowski, Derrida parle pour le féminin, en ne semblant ni entendre ni lire ce que les femmes souhaitent dire. La stratégie essentielle de Derrida c'est de défaire la métaphysique occidentale et son dualisme, de nier la présence et en particulier celle des femmes et des mères. Méthodologiquement, Derrida se centre sur les sensations littéraires plutôt que sur les actions, une manière « pour le Dictateur, de se cacher derrière

de nouveaux masques, de donner une nouvelle autorité à la loi, tout en feignant la neutralité. Il va de « rien ne compte » à « tout est permis » (p. 87). Son analyse des récits, de Colombine par exemple, rend *absente* la femme assassinée.

Le chapitre 5 est consacré à Lacan et à Irigaray. Il est sous-titré : « Absence d'éthique et absence de présence ». Chez Lacan, selon Brodribb, la cognition est fonction de l'articulation du désir et de l'éthique, elle est au fond désir de mort. La jouissance en fait est diabolique car elle entraîne la souffrance de l'autre. Le désir, par l'entremise de la loi, devient désir de mort. Lacan récuse la centralité (kleinienne) de la mère ainsi que la théorie freudienne de la mère objet de désir oedipien. Il substitue à la mère le phallus « qui est origine, action, génération, matrice ». (p. 90). Les femmes ne peuvent venir à la culture et au langage qu'en se munissant du (d'un ?) phallus et même alors elles y viennent de façon inadéquate, incomplète (p. 90). Ce rejet de la femme n'est nulle part plus évident que dans la façon dont Lacan perçoit la vulve, dont le nom viendrait du bruit, du son (universel) qui accompagne la pénétration (l'auteure dit littéralement « le bruit que fait l'HOMME en pénétrant dans la vulve... »). Pour Lacan, la vulve est vide, vide de signification. Vide de pénis. Plusieurs féministes lacaniennes (Julia Kristeva, pourtant critique de Lacan ; Jane Gallop, Juliet Mitchell) échouent dans leur tentative de construire une vraie théorie féministe sur de pareilles bases. Elles n'arrivent pas à historiciser le concept de genre et perpétuent donc la notion d'une femelle castrée comme un fait de nature.

Les travaux d'Irigaray remettent en question une bonne partie des théories de Lacan et de Derrida car cette auteure montre comment le langage est sexué et non pas neutre. Pour Irigaray, ce que l'on a appelé universel est tout simplement masculin. Mais bien qu'elle réintroduise la relation mère - fille, Irigaray demeure, selon Brodribb, lacanienne puisqu'elle estime que le sujet se constitue dans le langage. Mais il existe un féminisme critique chez Irigaray. Pour elle, il importe que la différence des femmes soit *parlée*. Pourtant, dit Brodribb avec ironie, elle retombe dans les bras du maître : « she believes in grammar, in these new gods, and in the new man. There is her Bridal chant of lyrical exchange between the two sexes and between the human and the divine. It is closest to hysteria. She has forgotten the politics of sexual difference. Reader, she married him » (p. 110).

Les féministes qui ont récemment tenté de réconcilier féminisme et psychanalyse, comme par exemple Barr et Feldstein, Feldstein et Roof, soit entrevoient une médiation possible entre le discours patriarcal et le discours féministe, soit croient le premier discours modifiable. Pour Brodribb, elles s'illusionnent et ce faisant, elles se mettent en situation de parler au Père et non aux soeurs. Elles oublient la réalité de la polarité sexuelle et tombent dans la complaisance.

Le chapitre 6 « Out of Oblivion » rappelle en formules lapidaires l'essentiel de l'argumentation de l'auteure : pour les postmodernes, donc, seuls les mots importent, la matière (matter) ne compte pas, seuls l'esprit, la forme sont importants. Certes, chez Foucault et Derrida, il est question du corps mais d'un corps mâle. Quant à la mort, c'est de celle de la femme qu'ils parlent. L'auteure en appelle alors à de Beauvoir, à Mary O'Brien et à quelques autres féministes pour trouver un sens, « faire du sens ».

Ce livre est issu de la thèse de doctorat de l'auteure qui a été guidée dans son travail par la théoricienne féministe bien connue Mary O'Brien. Il s'agit d'une analyse marquée par les perspectives féministes radicales, matérialistes et « standpointistes »¹ Il aurait été avantageux que Brodrigg non seulement fasse état de ses convictions mais qu'elle les nomme, en indique l'origine et les « pères », car, en l'occurrence il s'agit de paternités...

Au-delà de cette omission, le volume laisse songeuse, insatisfaite ou irritée selon les passages, pour plus d'une raison. Si l'on en croit la liste des références, l'auteure aurait analysé presque toute l'oeuvre de Derrida (15 volumes), celle de Lacan maintenant reconstituée par les participants à ses séminaires, presque toute celle de Foucault (12 oeuvres), les travaux majeurs de Luce Irigaray, trois des oeuvres sociales de Freud et, comme on a pu voir, la réplique féministe à ces auteurs et aux féministes qui se sont mal campées en suivant des maîtres masculins. De fait, l'auteure réfère à quelques passages de plusieurs de ces travaux. Mais les oeuvres de Derrida, Lacan, Irigaray, et plusieurs des travaux de Foucault et de Nietzsche sont difficiles d'accès. En l'occurrence et dans le contexte particulier de *Nothing Mat (t) ers*, il ne s'agit pas que d'y accéder mais de les analyser et de les lier les uns aux autres.

Le travail sérieux d'analyse d'un pareil corpus exige quelque vingt ou trente ans, spécialement lorsque l'analyste entend « entrer » dans l'oeuvre d'auteurs qui ne sont pas de sa conviction épistémologique et dont la méthode ne lui est pas familière, ce qui est le cas ici. Si, de surcroît, l'auteure entend procéder à un travail d'articulation d'une oeuvre à l'autre chez un même auteur et d'un auteur à l'autre (un travail annoncé, promis mais carrément esquivé par Brodrigg), alors la surabondance des oeuvres et des auteurs inquiète plus encore et l'ambition démesurée se traduit par une absence de profondeur qui irrite. L'analyse cède la place aux affirmations sans démonstration. Le procédé fait sourire au départ, puis incite malheureusement à refermer le livre.

Le texte pose trois autres problèmes : 1) il est farci de répétitions; 2) l'effort de contextualisation des oeuvres « charnières » utilisées est absent (ce qui entraîne des jugements injustes et surtout ne permet pas de rendre compte de l'évolution de la pensée d'auteurs qui se sont souvent rétractés eux-mêmes); 3) le texte est dogmatique, lourd, y compris dans l'utilisation de l'ironie et (on rejoint ici le point 1. ci-dessus), ayant vite compris que Brodrigg ne croit qu'à l'analyse de type matérialiste historique, le lecteur ou la lectrice se lasse des attaques martelées qui recourent toujours au même argument, quelles que soient les cibles.

1. La « standpoint epistemology » est ce courant qui s'inspire de Hegel, de Marx et Engels et surtout de Gramsci, qui soutient que la situation de dominées donne aux femmes par rapport aux hommes (comme elle donne aux ouvriers par rapport aux patrons et aux membres de minorités ethniques par rapport aux majoritaires) une vue plus complète, en fait le seul point de vue éclairant, sur leur condition. À l'origine de cette pensée, on trouve la parabole de Hegel à propos du maître et du serviteur. Le lecteur et la lectrice moins familiers avec le « standpointisme » appliqué au féminisme consulteront avec profit l'oeuvre capitale de Sandra Harding *Whose Science, Whose Knowledge* (1991).

À qui ce texte peut-il rendre service? Sûrement pas à la population étudiante. Brodribb propose une lecture au deuxième ou au troisième degré (il lui arrive trop souvent d'utiliser des sources secondaires ou la critique de la critique). Les étudiants et les étudiantes doivent approcher les grands auteurs dans le texte.

Le sous-titre piquera la curiosité des féministes qu'intéresse la perspective postmoderne et qui croient possible d'y trouver de nouvelles ouvertures critiques. Elles feuilletteront le livre chez le libraire mais le refermeront. Quant aux anti-postmodernes (il s'en trouve beaucoup), elles y trouveront la confirmation de leurs craintes et la répétition de leur propre argumentation contre la méthode de déconstruction et en général contre l'analyse du langage comme source critique. Elles achèteront *Nothing Mat (t) ers*. Si d'aventure, les unes ou les autres estimaient possible de s'ouvrir à une toute autre lecture de Foucault, Lacan, Irigaray, Derrida et Nietzsche, une lecture féministe critique postmoderne, je leur recommande les deux derniers ouvrages de Drucilla Cornell, *Beyond Accommodation-Ethical Feminism, Deconstruction and the Law* (1991) et *The Philosophy of the Limits* (1992).

À propos de déconstruction, il est intéressant de noter que Brodribb utilise le procédé en certaines occasions, dans le titre notamment, tout en récusant le courant et la méthode. Serait-elle davantage tentée par le postmodernisme et l'analyse du langage qu'elle n'en a conscience? Son livre serait-il, comme dirait Freud, la preuve qu'on n'est jamais si proche de tomber dans les bras de l'ennemi que lorsqu'on en parle pendant des heures?

Mais que pourrait nous apporter la perspective postmoderne que nous refusent par ailleurs les féminismes enfermés dans un certain matérialisme radical?

L'espoir. L'espoir que les rapports de sexe, les rapports entre les genres et plus globalement notre image de femmes puissent changer, que la situation puisse bouger et de fait bouge, tout cela entraînant un nécessaire changement de nos stratégies et de nos tactiques, ce qui effraie terriblement les radicales et les « standpointistes ».

Car, et quoi qu'en disent ces dernières, toutes les féministes postmodernes ne tombent pas dans le déterminisme et la fatalité auxquels les origines structuralistes de la perspective postmoderne pourraient les conduire. Certaines postmodernes, — et c'est à mon avis le cas de Luce Irigaray, de Drucilla Cornell, du proféministe Derrida, — croient que tout ce qui a été construit peut et doit être « déconstruit ». Retrouver, derrière la signification contemporaine, les sens originels, les images et les mythes anciens n'a pas qu'un effet revitalisant, esthétique, comme semble le prétendre Brodribb; ce n'est pas qu'un jeu littéraire. Si tel était le cas, pourquoi Brodribb elle-même et Mary Daly, une féministe radicale entre toutes, se livreraient-elles toutes deux à cet exercice? L'effet de la déconstruction n'est pas que dans la tête; ou si, plutôt, il est d'abord dans la tête et lorsque l'on a relativisé, défait le caractère de nature, la qualité « nécessaire » des rôles auxquels les hommes nous avaient vouées, on a de ce fait commencé à modifier nos rapports à autrui. Ce que l'on sait, comprend, ce dont on arrive à faire l'histoire à travers les mots, change la perception que l'on a de nous-mêmes et, du même coup, notre image.

À propos de cette image, ce sont des féministes postmodernes qui refusent d'emprisonner le féminin dans le « male gaze ».

Certes, le regard masculin nous construit et détermine puissamment notre être au monde, notre compétence, notre rôle, notre « sexualité » disent certaines. Mais ce sont les féministes matérialistes qui confèrent à cette dynamique un poids fatal. Dans *Towards A Feminist Theory of the State*, Catharine MacKinnon utilise une perspective matérialiste et « standpointiste » très proche de celle Brodrigg; elle estime que « sexuality is to feminism what work is to marxism : that which is most one's own, yet most taken away » (1991, 3). Cela dit, MacKinnon ne voit pas de modification possible à la condition des femmes, et croit que le féminisme ne doit jamais modifier sa ligne de fond; sa proposition centrale est « feminism unmodified », en opposition complète avec celle de Drucilla Cornell qui préconise un « feminism always modified » qui tient compte d'une possible reconstruction des rapports entre les genres.

Pour plusieurs féministes postmodernes, il est possible de « défaire » tout ce qui a été construit, c'est-à-dire tout ce qui détermine nos rapports sociaux. Cela nécessite du temps, la (re)connaissance de l'origine des mythes sur le féminin et le masculin. Il faut défaire « l'ontologie de l'identité de genre », la déconstruire

« not just to expose the normative injunction that lies at its base, but to protect the possibility of a different destiny » (Cornell, 1991, p. 205).

Marie-Andrée Bertrand
École de Criminologie et
Centre international de criminologie comparée
Université de Montréal
avec la collaboration de Maryse Barbance, Ph.D. criminologie

RÉFÉRENCES

- CORNELL, Drucilla
1991 *Beyond Accommodation; Ethical Feminism, Deconstruction and the Law*. New York et Londres, Routledge.
- CORNELL, Drucilla
1992 *The Philosophy of the Limit*. New York et Londres, Routledge.
- DERRIDA, Jacques
1982 Choreographies. Interview. Jacques Derrida and Christie MacDonald. *Diacritics*. 12, 66-76.
- MACKINNON, Catharine
1989 *Toward a Feminist Theory of the State*. Cambridge, Harvard University Press.